

Séminaire « Le pied sur terre » : l'esprit nous vient-il d'en bas ?

Jean-Marie NICOLLE

"Nicolas de Cues, un philosophe qui reprend pied sur terre"

*...tous les membres sont dans le pied, dans la mesure
où le pied est immédiatement dans l'homme.*

(Nicolas de Cues, *La docte ignorance*, § 121)

Introduction

Le tableau de Raphaël, *L'école d'Athènes* (1510), représente Platon pointant son index vers le ciel et Aristote montrant de sa main la terre. Il oppose par ces deux gestes symboliques les deux écoles qui se combattent depuis l'Antiquité : le platonisme et l'aristotélisme. Le principe de Platon est d'expliquer le monde à partir des essences éternelles alors que le souci d'Aristote est de rendre compte de la réalité en devenir, non pas à partir des Idées pour redescendre vers les choses, mais à partir de l'observation des choses pour, peu à peu, en dégager la théorie totale.

En réalité, le débat s'est compliqué à la fin du Moyen Âge, puisque le platonisme a donné naissance au néoplatonisme et l'aristotélisme s'est transformé en scolastique. Les mouvements se sont presque inversés. L'opposition de l'index céleste et de la main terrestre est une caricature : les péripatéticiens devenus théologiens se sont envolés dans les spéculations d'une dialectique frôlant la sophistique ; les néoplatoniciens, au carrefour de la mystique, du commerce et des mathématiques, ont repris pied sur terre. On reconnaît enfin que l'homme n'est pas moins dans ses mains et ses pieds que dans sa tête.

Nous allons approcher cet "atterrissage" du platonisme à travers la figure de Nicolas de Cues, philosophe néoplatonicien qui, à la fois, ferme le Moyen Âge et ouvre la Renaissance.

1. Nicolas de Cues

La vie de Nicolas de Cues (1401-1464) est celle d'un brillant esprit dont la carrière est fulgurante. Fils d'un batelier sur la Moselle, il fait ses études à Cologne, puis à Padoue. En 1432, il participe au Concile de Bâle en tant que juriste. En 1434, il rejoint le parti du Pape, puis, en 1437 et 1438, il fait partie de la délégation pour amener les patriarches d'Orient au Concile de Ferrare. Il publie son œuvre principale *De la docte ignorance* en 1440. Il est fait cardinal en 1448. De 1450 à 1452, il effectue une grande légation pour tenter de réformer l'église en Allemagne. Après de nombreux déboires dans son évêché, il s'installe définitivement à Rome en 1458.

Pour entrer dans sa philosophie, il faut se rappeler la problématique du néoplatonisme. Le néoplatonisme est un effort pour surmonter les impasses du dualisme platonicien, séparant le sensible et l'intelligible, notamment pour résoudre le problème de la participation aux idées. Reprenant la notion stoïcienne du feu primordial, les néoplatoniciens repensent le concept de la participation de la façon suivante : chaque être a en lui la tendance à produire une copie de lui-même ; il partage ainsi son être, mais avec une plénitude moindre que celle qu'il possède lui-même. A son tour, l'être inférieur ainsi constitué devient source d'être pour un nouveau rayonnement. De sorte que, de degrés d'être à d'autres degrés d'être se noue une chaîne d'or dont une extrémité est l'Un et l'autre extrémité le dernier être engendré. L'Un est donc comme un soleil d'où émane une lumière qui crée les formes. A la coupure entre le sensible et l'intelligible de Platon, Plotin, puis Proclus substituent une hiérarchie continue. Le mouvement de l'être est dirigé par trois principes :

1. La procession (*proodos*) est le développement progressif de l'Un dans la multiplicité des êtres. La procession est une multiplication des formes ; c'est un mouvement de descente, une émanation. Chaque être procède du précédent.
2. La conversion (*épistrophè*) est le retournement de chaque être vers celui d'où il procède. La conversion est une réduction de la multiplicité au principe originel, aboutissant à une simplification ; dès qu'il reconnaît son être véritable, l'être qui était descendu cherche à revenir vers la sphère supérieure en se dépouillant de l'enveloppe étrangère qui recouvrait son être propre ; c'est un mouvement de retour.
3. La hiérarchie est la succession ordonnée des degrés entre les êtres.

Le christianisme s'empare de cette théorie en y introduisant Dieu en place de l'Un, la théorie de création du monde par un Dieu unique, l'engendrement des êtres dans la procession, et l'amour comme moteur de la conversion. On réduit parfois le néoplatonisme à une philosophie de la contemplation de l'être. Avec Nicolas de Cues qui est un grand lecteur de Proclus, nous découvrons une théorie des idées qui fait de l'homme un producteur.

Le concept central de Nicolas de Cues est la "docte ignorance", qui procède de la conscience des limites de l'esprit humain. L'homme est dans l'incapacité de connaître la vérité absolue. C'est être sage que de reconnaître cette incapacité au lieu de se vanter inconsidérément, d'avoir une confiance induite en son propre pouvoir de connaissance. Le Cusain reprend ici le vieil adage socratique : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. » Au début de *La Docte Ignorance*, N. de Cues parle ainsi de ce concept : "L'homme le plus savant n'arrivera à la plus parfaite connaissance que s'il est trouvé très docte dans l'ignorance même, qui lui est propre, et il sera d'autant plus docte qu'il saura que son ignorance est plus grande." (*De Doctalgnorantia*, I, 1). Dans le désir de savoir, la satisfaction n'est pas obtenue par la compréhension complète des choses, car alors la recherche prendrait fin ; elle n'est pas non plus obtenue dans l'incompréhension totale, car alors le désir resterait entier. Elle est obtenue seulement en ce que l'on comprend ne pas pouvoir comprendre. Alors là, une certitude vient apaiser l'âme qui sait en effet seulement qu'elle ne sait rien avec certitude.

Pour expliquer son concept, N. de Cues utilise fréquemment la métaphore de la vision. Celui qui se croit capable de tout savoir est comme un hibou qui essaie de voir le soleil : il veut saisir la pleine lumière alors que ses yeux sont faits pour voir l'obscurité. Ou bien, il est comme l'aveugle qui, ayant entendu parler de la lumière du soleil et ayant appris qu'on ne pouvait la regarder en face, croit en savoir quelque chose alors qu'il en ignore tout. Le sage, au contraire, est comme le voyant qui sait par expérience qu'on ne peut pas saisir la lumière du soleil, non pas parce qu'elle serait invisible, mais parce qu'elle excède sa vue. Il sait qu'il ne peut saisir la lumière du soleil ; il sait qu'il en ignore la nature et il est conscient de cette ignorance. Le soleil est bien entendu une métaphore de Dieu : nul ne peut voir Dieu en face.

La doctrine de la docte ignorance n'est absolument pas une forme de scepticisme. Le Cusain a confiance dans la puissance de son esprit, mais pour avancer dans la connaissance, il faut définir une nouvelle méthode. La coïncidence des opposés est un principe qui lui permet de développer une nouvelle logique, une logique anti-aristotélicienne, mais dont il faut bien délimiter le champ de validité. Dans le domaine des connaissances qui relèvent de la raison, c'est-à-dire sur les objets finis, N. de Cues conserve le principe de non-contradiction. Dans le domaine qui relève de l'intellect, c'est-à-dire qui envisage le tout (équivalent de l'univers), il pratique la conjonction des opposés. Dans cette

conjonction, les opposés restent opposés sans disparaître. Enfin, dans le domaine du divin, c'est-à-dire dans l'infinité, se réalise vraiment la coïncidence des opposés (par exemple, la circonférence du cercle infini devient une droite).

Cette nouvelle méthode va lui permettre de résoudre quantité de problèmes, dans divers domaines. Par exemple, en mathématiques, la coïncidence des opposés lui permet de réduire le cercle au droit et d'espérer résoudre le fameux problème de la quadrature du cercle. Elle peut également être mise au service de l'interprétation des Ecritures. N. de Cues s'en sert comme d'une arme politique pour dépasser l'opposition des religions dans le *De Pace Fidei* (1454).

2. Quelques concepts

Nicolas de Cues voit en l'**homme** un sujet qui construit son monde grâce à la puissance de son esprit, les mathématiques jouant à son époque le rôle qu'avait auparavant joué la logique aristotélicienne en tant que principal opérateur des différentes sciences. L'homme est avant tout un acteur dans son monde, et un acteur de lui-même ; il est même le dieu de son propre monde, sans pour autant exclure la puissance de Dieu dans le monde. La pensée (*mens*) fait de l'homme une image de Dieu, ou, plus précisément, une image de la puissance créatrice de Dieu. Par de nombreux exemples empruntés aux activités humaines (creusement d'une cuiller en bois, frappe de monnaie, peinture d'un tableau, invention d'un jeu, etc.), Nicolas de Cues souligne le rôle essentiel de la technique, au sens de production manuelle éclairée par la pensée, dans l'existence humaine.

La **pensée** humaine, *mens*, est une image de la pensée divine (certains commentateurs préfèrent traduire *mens* par "esprit"). N. de Cues utilise deux métaphores pour parler de la pensée : la cire et le miroir. Comme la cire malléable, la pensée se conforme à la chose perçue et s'en donne la forme ; elle s'assimile à son objet. Il ne s'agit pas seulement d'une impression passive et d'une forme reçue par les sens, car la pensée peut concevoir les formes telles qu'elles sont en elles-mêmes (comme par exemple le cercle en soi), formes qui ne sauraient exister dans la matière. N. de Cues a pu lire cette métaphore chez Proclus : la pensée est une tablette de cire qui s'écrit elle-même. Comme le miroir, la pensée reflète Dieu. La pensée est image de Dieu. Mais elle est en même temps une vision. C'est un miroir vivant qui se contemple lui-même. Au moment où la pensée se contemple elle-même, elle se donne les notions des choses. Cette réflexion est le moment où, de miroir passif, la pensée devient miroir actif et se donne les formes. Cette métaphore se trouve déjà chez saint Augustin lorsqu'il commente la formule de saint Paul "Aujourd'hui, certes, nous voyons dans un miroir, d'une manière confuse, mais alors ce sera face à face" (*Corinthiens*, I, XIII, 12), mais on peut la lire également chez Proclus.

Les deux métaphores sont travaillées de sorte que la pensée puisse se trouver de deux côtés : - du côté des sens pour recevoir les perceptions ; - du côté des idées pour créer les formes. Ni empiriste, ni rationaliste, N. de Cues ne se satisfait pas d'une description sommaire de l'acte cognitif. Il en a bien perçu toute la complexité. Pour le Cusain, la pensée permet la connaissance de soi puisqu'elle est un miroir qui s'écrit lui-même, et elle est surtout un instrument de comparaison, de mesure, de jugement. Elle ne peut pas voir directement Dieu comme pourrait le faire l'esprit s'il était au même niveau que son modèle divin, mais elle prépare l'homme à cette vision.

La **conjecture** ne désigne pas seulement une hypothèse hasardée, compte tenu d'un certain nombre d'indices ou de connaissances déjà établies, pour expliquer l'ordre des choses ; les conjectures sont des efforts successifs et nécessairement imparfaits de la pensée humaine pour mesurer les choses. Chaque œuvre de N. de Cues est une conjecture au sens où chaque texte est un approfondissement des conjectures essayées jusqu'alors. Une conjecture dépasse les précédentes en les englobant. Ainsi, chaque texte mathématique peut être lu comme un complément - terme fréquent dans les titres de N. de Cues - ou une amélioration dans la précision du texte précédent. Conjecturer, c'est avancer une nouvelle proposition, un nouveau moyen pour aller plus loin. Se pose alors le problème de l'achèvement du savoir. Si la connaissance humaine se réduit à des conjectures (cela ne signifiant pas qu'elle soit seulement composée d'hypothèses incertaines), alors elle est une œuvre à jamais inachevée, toujours en quête d'une exactitude inaccessible.

Le **fini** et l'**infini** ne sont pas de simples concepts et c'est le seul couple d'opposés entre lesquels on ne peut produire une coïncidence. Fini et infini sont les deux genres fondamentaux de l'être. L'infini, c'est le divin. Le fini, c'est le limité, le divisible, le mesurable, le quantifiable. Le fini est susceptible d'accroissement et de diminution. L'infini, lui, est au-delà du changement. Etant le modèle du fini, l'infini ne peut pas être plus grand ou plus petit qu'il n'est. Il n'y a pas de plus ou de moins dans l'infini. Entre le fini et l'infini, il n'y a aucune proportion possible.

Selon Nicolas de Cues, la **proportion** est la clé essentielle de la recherche : toute recherche consiste en une proportion comparative facile ou difficile, et c'est pourquoi l'infini qui échappe, comme infini, à toute proportion, est inconnu. Or, la proportion qui exprime l'accord entre une chose d'une part et l'altérité d'autre part, ne peut se comprendre sans le nombre. C'est pourquoi le nombre enferme tout ce qui est susceptible de proportion. Le domaine privilégié dans lequel se déploie la puissance de la proportion sera le domaine mathématique. La raison en est que Dieu lui-même l'a utilisée lors de la création : Dieu s'est servi de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astronomie, tous arts dont nous faisons usage aussi quand nous recherchons les proportions des choses, des éléments et des mouvements. C'est pourquoi on la retrouve partout dans le monde : la proportion est le lieu du monde, ou la région de la forme, et la matière le lieu de la proportion.

Le Cusain utilise les deux concepts de **forme** et de **matière** à la manière aristotélicienne. Ce sont les deux composants empiriques, la matière étant le donné brut et la forme ce qui permet de discerner les objets en leur donnant une unité propre et un nom. La matière est le domaine du possible et de la diversité. La forme est ce qui actualise et unifie. Dépassant les clivages entre les commentateurs d'Aristote, le Cusain concilie de manière dialectique les rapports entre matière et forme : sous l'action de la pensée - divine ou humaine - la matière se configure et la forme se matérialise. La notion de **figure** désigne une forme créée par l'esprit humain dans une intention symbolique ; ce sont des figures géométriques, mais aussi des schémas paradigmatiques, voire des analogies pédagogiques.

Il faut enfin s'interroger sur le personnage de l'**idiot**. Aujourd'hui, l'idiot n'est pas seulement un homme simple qui n'a pas fait d'études ; c'est aussi un être dont les facultés intellectuelles sont diminuées, qui ne comprend pas ce qu'on lui dit et dont le comportement est infantile. On parle de "l'idiot du village" pour désigner le simple d'esprit, le débile, voire le fou dont tout le monde se moque. Or, ce n'est pas le sens donné par le Cusain. L'idiot désignait à l'origine le simple particulier par opposition à l'expert, puis, au Moyen Âge, le simple laïc par opposition au clerc, notamment au savant dominicain. Il faut comprendre le nom "idiot", dans l'œuvre du Cusain, par opposition à son interlocuteur qualifié d'*orator*, c'est-à-dire, à l'époque, un prélat (la profession même de Nicolas de Cues !). Son emploi du mot *idiotae* est un procédé ironique, une antiphrase de la part du Cusain, car son personnage en remontre à ses deux interlocuteurs qui sont des savants. L'idiot se révèle plus intelligent et plus sage que les lettrés, à la manière dont Socrate se révèle plus sage que les sophistes, les experts de son temps. Ce qui importe, c'est moins le sens intrinsèque de l'idiot que son contraste avec les savants. Si l'on replace ce personnage dans la doctrine de la docte ignorance, alors l'appellation d'idiot reprend tout son sens ; l'idiot pratique une forme de sagesse modeste, humble, sans artifice de langage, mais finalement beaucoup plus féconde que l'érudition livresque. C'est le philosophe qui a les pieds sur terre.

3. Etude de deux extraits (cf. p. 6)

En 1450, Nicolas de Cues rédige le *De idiota*, en quatre livres. Le troisième, intitulé *De Mente*, est le plus fondamental et constitue sa théorie de la connaissance. Il fait dialoguer un prédicateur avec un "idiot", un artisan qui fabrique des cuillers en bois et qui s'avère très vite bien plus sage que le théologien. Cet ouvrage promeut une sagesse utile, productive, appuyée sur l'expérience et la science, loin de la dialectique et de ses spéculations métaphysiques, bref, un retour sur terre, après des siècles de scolastique stérile.

Nous verrons que pour dépasser le dualisme platonicien, le Cusain cherche à penser dans un seul mouvement, l'émanation des formes divines dans la nature et l'activité créatrice de l'homme dans le monde, et à donner ainsi un nouveau statut à l'homme, esprit plongé dans la matière. La scène se passe à l'écart de la foule, dans un petit local souterrain, un atelier d'artisan. Les trois personnages sont assis sur des tabourets. L'idiot tient en main une cuiller de bois.

Le premier extrait se situe au début (ch. II) du *De Mente* : prenant prétexte d'une recherche sur l'origine des noms, Nicolas de Cues présente la pensée (le traducteur, Hervé Pasqua, a choisi le mot "esprit") comme une force créatrice. Il suggère une étymologie : *mens* viendrait de *mensurare* et serait donc d'abord la capacité à mesurer les choses, c'est-à-dire à y trouver des proportions, et comme Dieu a tout disposé par poids, nombre et mesure ("Tu as tout disposé selon la mesure, le nombre et le poids", in *Livre de la Sagesse*, XI, 20), la pensée humaine, elle aussi, conduit les arts par les mêmes instruments. L'extrait expose une figure artisanale, celle de la fabrication d'une cuiller, pour montrer comment, grâce à la pensée, l'art peut dégager une forme de la matière. L'homme est un producteur dont le travail est guidé par des formes abstraites. Néanmoins, engagé dans la matière, il ne peut atteindre la précision absolue.

Le second extrait se situe plus loin (ch. V). Entre deux, il a été question de l'opposition entre les Péripatéticiens et les Académiciens sur l'origine des formes : ne sont-elles que des êtres de raison dégagés par l'intellect à partir de l'observation sensible (Aristote) ou sont-elles des exemplaires qui précèdent les choses sensibles, comme l'humanité en soi précède tous les hommes (Platon) ? L'idiot a tranché en proposant une autre solution qui recourt à la notion d'infini : il existe une forme de toutes les formes, une forme infinie, au-delà des exemplaires séparés ou des êtres de raison, et cette forme ineffable, c'est Dieu. La pensée divine contient les formes exactes de toutes choses et peut ainsi les créer.

L'exposition du fonctionnement de la pensée humaine peut alors reprendre sur de nouvelles bases. L'idiot redouble la figure de la cuiller par celle du miroir, symbole de la pensée, pour montrer comment la forme du miroir est condition de la forme de la cuiller, sans toutefois la précéder dans le temps. Alors que la forme de la cuiller de bois est approximative, celle du miroir est exacte et parfaite (curieux renversement de l'opinion si on ne saisit pas que le miroir en question est notre pensée, image de la pensée divine ...). Les formes énumérées (concave, convexe, droit, cylindre) sont les formes pures de la géométrie. Ces formes sont parfaites et indépendantes de la matière.

Conclusion

Le rapport du Cusain avec ses amis peintres et architectes Brunelleschi et Alberti, qui, à Florence, inventent la perspective centrale, sont intéressants ; ses textes sur le regard et sur l'image démontrent que ce fut pour lui un objet d'intense réflexion. On découvre à l'époque que la représentation de la réalité est une construction intellectuelle, que pour voir, il faut se voir voir. Le Cusain a eu l'occasion, également, de méditer sur le retable de Jan van Eyck, *L'agneau mystique* qui, sans être construit selon une perspective centrale, comporte une perspective partielle, et est conçu comme une invitation, par l'image, à la vision mystique.

L'histoire de l'art à cette époque ouvre une question à la fois métaphysique et technique : les peintres ne pouvaient montrer l'infini et cachaient le point de fuite, par exemple, par la tête du Christ ou par un bateau sur une ligne d'horizon : était-ce une incapacité de leur pensée ou la porte provisoirement fermée vers Dieu que le spectateur devrait ouvrir lui-même ? Il semble que, sur ce point, le Cusain aurait plutôt maintenu l'interdit de la représentation. L'art ne peut montrer l'infini, mais il peut montrer l'homme, sous la forme d'un artisan qui a bien les pieds sur terre.

Extraits

"*L'Idiot* (prenant une cuiller en main) : La cuiller n'a pas d'autre exemplaire en dehors de l'idée de notre esprit. En effet, alors que le sculpteur ou le peintre tire ses exemplaires des choses, qu'il s'efforce de représenter, moi cependant qui extrais du bois des cuillers, et de l'argile des coupes et des cruches, je n'agis pas ainsi. Je n'imité la figure d'aucune chose naturelle. Des formes telles que celles de la cuiller, de la coupe ou de la cruche sont réalisées par le seul art humain. C'est pourquoi mon art est plus producteur qu'imitateur des figures créées et en cela il est plus semblable à l'art infini.

Le philosophe : Je suis d'accord avec cela aussi.

63. *L'Idiot*: Supposons donc que je veuille expliquer mon art et rendre sensible la forme de la cuiller en soi, par laquelle est constituée la cuiller. Cette forme n'étant accessible dans sa nature par aucun sens, puisqu'elle n'est ni blanche ni noire ou d'une autre couleur, qu'elle n'a ni son ni odeur ni goût ni toucher, je tâcherai toutefois, dans la mesure du possible, de la rendre sensible. Pour cela je dégrossis et je creuse la matière, en l'occurrence le bois, par un mouvement varié de mes instruments que j'applique jusqu'à ce que paraisse en celui-ci la proportion requise, dans laquelle resplendisse de manière convenable la forme de la cuiller en soi. Ainsi, tu vois la forme simple et non sensible de la cuiller en soi se refléter, comme dans son image, à travers la figure bien proportionnée de ce morceau de bois. C'est pourquoi la vérité et la précision de la cuiller en soi, qui ne peut être ni multipliée ni communiquée, ne peut jamais devenir parfaitement sensible au moyen de quelque instrument et de quelque homme que ce soit. Et dans toutes les cuillers ne resplendit que cette forme simple de manière variée, plus dans l'une et moins dans l'autre, mais dans aucune de manière précise."

**Nicolas de Cues, *Dialogues de l'Idiot*, L. III, *De mente*, § 62-63,
trad. Hervé Pasqua, PUF, p. 111-113.**

"*L'Idiot*: Certainement.

Et, ayant pris en main une belle cuiller, il dit :

J'ai voulu faire une cuiller réfléchissante comme un miroir. J'ai cherché un bois très uni et le plus noble de tous. J'y ai appliqué mes instruments, avec le mouvement desquels j'ai cherché la bonne proportion, afin que la forme de la cuiller puisse s'y refléter parfaitement. Puis j'ai poli la superficie de la cuiller jusqu'à produire la forme du miroir dans le reflet de la forme de la cuiller, comme tu vois. Tout en étant une belle cuiller, c'est une cuiller qui réfléchit comme un miroir.

87. Tu as en elle tous les genres de miroir - à savoir, le concave, le convexe, le droit, le cylindrique : le droit à la base du manche, le cylindrique dans le manche, le concave dans le creux de la cuiller, le convexe sur le dos. La forme du miroir, par conséquent, n'a pas eu l'être dans le temps avant la cuiller, mais elle a été ajoutée par moi, pour manifester la perfection de la cuiller, à la forme primitive de la cuiller en vue de la rendre parfaite, de sorte que maintenant la forme du miroir contient en soi la forme de la cuiller. Et la forme du miroir est indépendante de la cuiller, car il n'est pas de l'essence du miroir d'être cuiller. C'est pourquoi, si les proportions, sans lesquelles la forme de la cuiller ne peut être, se brisaient, par exemple si le manche se détachait, la cuiller cesserait d'être, mais la forme du miroir ne cesserait pas d'être pour autant. Ainsi, Dieu, par le mouvement du ciel, a tiré de la matière appropriée la proportion, dans laquelle pouvait se refléter le mode le plus parfait de l'animalité. Puis il lui ajouta l'esprit comme un miroir vivant, selon le mode que j'ai dit."

**Nicolas de Cues, *Dialogues de l'Idiot*, L. III, *De mente*, § 86-87,
trad. Hervé Pasqua, PUF, p. 137-139.**

Bibliographie

Traductions récentes

- *Dialogus De Possest*, Texte latin, traduction et notes par P. Caye, D. Larre, P. Magnard, F. Vengeon, Paris, Vrin, 2006.
- *Ecrits mathématiques*, Présentation, texte latin, traduction et notes par Jean-Marie Nicolle, Paris, éd. Honoré Champion, 2007.
- *La docte ignorance*, Introduction, traduction et notes par Hervé Pasqua, Paris, Bibliothèque Rivages, 2008.
- *Le traité du béryl*, Tome 1, Texte, traduction et notes de Maude Corrieras, Paris, éditions Ipagine, 2010.
- *Les dialogues de l'idiote (De Idiota)*, introduction, traduction et notes de H. Pasqua, PUF, coll. Epiméthée, 2011.
- *Les Conjectures (De Coniecturis)*, Texte traduit avec introduction et notes par Jean-Michel Counet, avec la collaboration de M. Lambert (Les Classiques de l'humanisme), Paris, Les Belles, Lettres, 2011.

Ouvrages d'introduction

- Gandillac, Maurice de, *Nicolas de Cues*, Paris, Ellipses, 2001.
- Flasch, Kurt, *Initiation à Nicolas de Cues*, Paris, Cerf, 2008.